

PROLOGUE

Ilakaka, Madagascar
15 décembre

Fanihio rêvait les yeux ouverts. Oh ! pas d'une télé couleur, pas d'une belle chemise, pas d'un cyclomoteur... Non ! Aucun matérialisme dans ses pensées. Savait-il d'ailleurs ce que cela voulait dire ? Non ! Simplement d'un voyage.

Il avait le temps ce matin, loin de cette taupinière géante où grouillaient, jour et nuit, des forçats venus de nulle part. Ce taudis minuscule fait de planches et de tôles abritait toute sa famille et l'isolait un temps de son quotidien irréal.

Maintenant qu'il était riche, il allait pouvoir tenir sa promesse : faire découvrir l'océan Indien à sa sœur. Deux cent dix-huit kilomètres, ce n'était pas la mer à boire tout de même ! À peine trois heures de route en taxi-brousse. Avec cet argent, il allait pouvoir faire le festin d'une langouste, sur une plage ou dans un petit *hotely*¹. Il s'était toujours demandé quelle saveur pouvait donc avoir ce crustacé aux si longues antennes. Sa curiosité ne tarderait pas à être satisfaite.

Demain, les petites pierres qui ne le quittaient plus changeraient à coup sûr sa vie. S'il négociait bien son affaire avec ces maudits Sri-Lankais ou Thaïlandais, il n'en tirerait pas moins de mille euros.

« Putain, que ça fait mal !

— Arrête de gémir ! cria sa vieille mère, épuisée par sa journée de ménage. Je me plains, moi, à soixante-cinq ans ? »

Le jeune homme de dix-neuf ans regarda son flanc droit.

Mille euros ! Pour une cicatrice, ça vaut le coup quand même !

¹ Petit restaurant

« Tu es encore couché, fainéant, répliqua le vieil homme plein de cambouis sur sa salopette, son front et ses mains.

— Il m'a dit sept jours de repos, papa !

— Une semaine entière ! Comment comptes-tu payer ton riz ? »

Fin du rêve. Le frêle Malgache se leva et enfila son tee-shirt blanc poinçonné de toute part. Finalement, il s'offrirait aussi des sandalettes neuves. Il avait repéré un modèle à dix mille ariarys qui lui plaisait bien. Moins de trois euros ; une bonne affaire. Mais quelle couleur ? Pas des blanches en tout cas ; trop salissant ici !

Des rouges... des bleues... Je vais prendre des rouges.

« Où vas-tu ?

— M'acheter des chaussures...

— Et avec quel argent ? »

Le vieux mécanicien se retourna vers sa femme.

« Tu ne lui as rien donné, j'espère ?

— Et tu veux que je lui donne quoi ? rétorqua celle-ci, tu as bu nos derniers billets. »

Fanihio avait déjà disparu. Ses pas étaient lents et lui arrachaient quelques grimaces. Mais qu'importe ! Il avait l'habitude de souffrir.

Il passa devant deux « tentatrices du péché de chair » et les regarda avec appétit.

« Tu veux lécher mes nichons, beau gosse ? interpella la moins jeune en secouant sa lourde poitrine.

— Euh... pas tout de suite... je reviendrai, je... »

Ses démangeaisons du caleçon seraient bientôt assouvies et son dépuçelage consommé ; l'argent pouvait tout acheter dans cette ville. Cette simple perspective lui fit oublier un temps ses douleurs.

Mais pour l'instant, pas question d'afficher son pouvoir d'achat là où des bandes organisées sans scrupules sévissaient et pouvaient frapper n'importe quand dans ces dédales de constructions hétéroclites. Un mineur qui se payait une prostituée était forcément tombé sur un filon. Alors, pas la peine de tenter le diable aujourd'hui avec son trésor sur lui.

Il tapota la poche de son blue-jean pour se rassurer et pressa encore son allure pour rejoindre l'artère principale et quitter l'envers du décor. Les odeurs d'urine, d'excréments, de gas-oil et les fumées des groupes électrogènes mal réglés n'étaient pas moins présentes, mais les devantures en trompe-l'œil rassuraient. Les enseignes répétitives aux couleurs vives sur les façades en planches colorées ne vénéraient que le « dieu saphir » : « *Saphir shop, Saphir pharmacie, Saphir garage, Saphir bar...* »

On se sentait un peu moins vulnérable sur cette route incontournable, presque mythique, entre Tuléar et Tananarive. La traversée de *la RN 7*

cisailait cette ville-champignon en deux. Les nombreux piétons s'approprièrent ce lieu avec une totale indifférence à la circulation, ralentissant inexorablement les 4x4 des touristes en mal d'aventure.

Les guides ne s'attardaient jamais trop longtemps, surtout la nuit, dans Ilakaka – que les autochtones prononcent « Ilakak ». Cet insignifiant hameau avait bien changé depuis seize ans. Depuis la découverte de la première pierre précieuse, la « fièvre bleue » avait déversé des milliers de marionnettes avides d'argent. Et aucune des dix-huit ethnies du pays n'échappait à cette irrésistible attirance. Betsileo, Merina, Bara, Tanala et autres Mahafaly venaient chaque jour grossir les rangs des communautés réunies en *fokonolana*¹.

« Mettez ces chaussures de côté, avisa fièrement Fanihio. Je viendrai les prendre tout à l'heure. »

Le Pakistanais toisa le jeune. Nul besoin d'être médium pour deviner l'origine sociale du gamin.

« Tu as l'argent ? »

— Bientôt. »

Fanihio se présenta devant le premier comptoir d'achat et frappa le grillage qui protégeait la petite vitre. La maison en brique bardée de barreaux de fer avait bonne réputation. Le gemmologue sri-lankais déplia le papier plié en quatre et examina attentivement les saphirs.

« Tu t'es fait avoir, jeune homme ! C'est du synthétique, tu me fais perdre mon temps. »

L'expert, sûr de lui, restitua au mineur ses pierres de pacotille et se barricada aussitôt.

Du synthétique ? Imbécile d'Asiatique !

Sans véritablement prendre conscience de son infortune, Fanihio traversa la rue en évitant de justesse un pousse-pousse et renouvela sa démarche.

« Qui t'a donné ça ? s'étonna l'homme. Personne ne t'achètera ces grossières imitations... »

— Il y en a pour mille euros au moins ! insista le pauvre Malgache.

— Mille euros ! »

La somme annoncée fit rire l'expert à pleines dents. La vitre se referma une nouvelle fois.

Ils sont tous tombés sur la tête cet après-midi !

Désabusé, Fanihio longea le goudron chaud et se rendit de l'autre côté de la ville. Il était à bout de forces, du sang s'échappait de sa cicatrice.

Pas de « *Saphir dentiste* » sur la baraque, juste « *Dentiste* ».

« Qu'est-ce que tu veux ? »

1 Clan ethnique bénéficiant d'une large autonomie de gestion

— Je viens voir monsieur Samran, bredouilla Fanihio, complètement déshydraté. Il y a un problème avec les pierres. Finalement, je préfère qu'il me paye en euros.

— Reviens jeudi ! aboya le colosse qui ne comprenait rien à ce que lui racontait ce pantin famélique.

— Mais on est seulement lundi !

— Je sais quel jour on est, crétin !

— Je dois m'acheter mes chaussures ! » insista Fanihio, inconscient.

Le géant de cent treize kilos s'agita avec une légèreté étonnante et projeta sa jambe droite en avant.

« Dégage d'ici ! »

Le coup de pied à l'estomac ne laissa aucune chance à son adversaire, un mae geri aussi puissant que gratuit.

Au tapis, tel un boxeur malheureux, Fanihio tentait de reprendre son souffle à défaut de reprendre bonne figure. Les particules fines soulevées par le vent encombraient encore un peu plus ses narines plantées dans le sol ingrat, l'obligeant à respirer par la bouche. Ses sandalettes rouges lui revinrent à l'esprit ; un dérisoire salut pour ignorer sa douleur. Sans un sou en poche, son retour s'annonçait pénible. Dans cette cuvette désertique déformée par les exploitations et la surpopulation, l'eau était un luxe, comme l'électricité d'ailleurs.

Le pare-buffle tentait de repousser Fanihio couché sur le capot chaud du Toyota.

« Tire-toi de là ! vociféra le guide.

— Mais arrêtez-vous enfin ! ordonna la touriste belge. Vous allez finir par l'écraser.

— C'est un mendiant, madame, il va vous importuner. »

Fanihio plaida sa cause du côté de la sympathique passagère.

La vitre s'abaissa à mi-hauteur pour préserver les vingt-trois degrés de l'habitacle climatisé.

« Juste un peu d'eau, madame, s'il vous plaît !

— Vous voyez, il a soif, c'est tout », souligna la dame gentiment.

Le chauffeur ne releva pas. En vingt ans de métier, il avait appris à se méfier des pickpockets aguerris qui opéraient sur leurs proies insouciantes. Les touristes voulaient faire le bien mais ne voyaient pas le mal.

« Prends ça ! »

Le gros 4x4 s'arracha du bitume et poursuivit en direction de Tuléar.

Fanihio n'en revenait pas. Revigoré, il fila directement chez « *Saphir Mustapha* ».

Le propriétaire ne prêta pas attention à lui, occupé à décharger un arrivage de la capitale Tananarive, « Tana » pour les intimes, les locaux. Il coupa avec ses dents le fil de pêche qui reliait les sandalettes.

Les bleues iraient bien aussi avec mon short, pensa-t-il.

C'était un moment important dans sa vie de choisir ses premières chaussures. Il avait essayé un jour, en cachette, celles de son père et avait trouvé cela très confortable.

« Tu vas me ranger ce bordel immédiatement ! » ordonna le gérant.

Fanihio présenta fièrement ses trois pièces d'un euro. L'homme relâcha aussitôt ses traits et s'autorisa même un léger sourire.

« Un très bon modèle, conseilla-t-il. Vous partez avec, jeune homme... ou je vous les emballe ? »

Fanihio hésitait.

« Je ne vais pas les user tout de suite... Donnez-moi plutôt un sachet, monsieur. »

Fanihio décida de rentrer, la disparition du soleil ne tarderait pas à plonger le bidonville dans l'obscurité.

« Tu étais où ? » demanda sa sœur qui mettait la dernière touche à un maquillage ostentatoire.

Il exhiba fièrement son achat.

« C'est une touriste qui m'a donné l'argent, la rassura-t-il immédiatement. Et ça aussi ! ajouta Fanihio en agitant sa bouteille d'eau en plastique.

— Et ta cicatrice ? s'inquiéta Fandresena en apercevant la tache rouge qui imbibait son tee-shirt.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est rien ! »

Sa sœur aînée l'embrassa tendrement et disparut en parfumant d'un faux n° 5 de Chanel la chambre minuscule qu'ils se partageaient.

« Il reste du riz, maman ?

— J'en achèterai demain. Ton père a tout bouffé ! »

La faim le tenaillait.

Fanihio s'allongea sur la paille qui faisait office de lit et s'endormit aussitôt malgré un estomac vide et une douleur à l'aîne. Ses sandalettes rouges trônaient à ses côtés.

18 décembre

Les centaines de petites baraques en enfilade du marché artisanal de la Digue, à Tananarive, constituaient toute la richesse et la diversité de l'artisanat malgache. Des camions, des vélos, des avions en métal de canette

d'aluminium, des paniers en raphia, des couverts en corne de zébu, des sculptures diverses en bois de palissandre et autres épices faisaient le bonheur des touristes qui s'arrêtaient faire le plein de souvenirs avant de repartir vers l'aéroport.

Samran passa en trombe devant sans y prêter attention. Comme tous les jeudis, il entamait son trajet d'un peu moins de cinq cents kilomètres pour rejoindre son business. À bord de son Land Cruiser tout confort conduit par son fidèle garde du corps, il s'informait de l'arrivée de ses pierres à Bangkok au moyen de son téléphone satellitaire. Une mauvaise manipulation par son lapidaire thaïlandais sur un gros saphir venait de lui faire perdre une petite fortune. Il raccrocha et tenta de s'apaiser en regardant défiler le paysage.

« Imbécile ! pesta-t-il soudainement.

— Monsieur ?

— Pas toi, l'autre imbécile ! »

Le gorille souffla discrètement. Il n'était pas rare qu'il serve de punching-ball à son patron.

« Le Thaï » – sobriquet donné par ses ennemis, mais à ne jamais prononcer devant lui – ne broncha plus pendant le reste du trajet.

Fanihio attendait depuis deux heures. Le gros 4x4 gris arrivait toujours avant midi.

Samran reconnut le petit Malgache à travers le pare-brise teinté.

« Il n'est pas encore mort, celui-là ? Arrête-toi ! » ordonna-t-il à son conducteur.

Samran attendit quelques minutes que la poussière se dissipe et descendit sa vitre.

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Vous rendre les saphirs, monsieur, personne n'en veut...

— Monte ! »

Fanihio grimpa à l'arrière du véhicule en prenant soin d'essuyer ses pieds. C'était la première fois qu'il était confronté d'aussi près au luxe.

« C'est du vrai cuir ? demanda-t-il en caressant la banquette arrière.

— Évidemment !

— Il fait bien frais ici...

— Bon, c'est quoi ton problème ?

— Personne ne veut acheter vos saphirs, monsieur. Je préfère recevoir mille euros à la place, comme c'était prévu avant mon opération.

— Tu crois que je dispose de mille euros comme ça ? On va échelonner. Je vais te donner cinquante euros tous les mois pendant vingt mois. Cela fera mille euros à la fin. Et comme je suis bon prince, trois

euros par jour si tu travailles pour moi. C'est tout ce que je peux faire pour toi. Tu commences demain. Dégage maintenant ! Je suis épuisé. »

En claquant la porte, Fanihio quitta son luxe éphémère et regagna sa misère quotidienne.

« Merci, monsieur Samran. »

Le véhicule redémarra en trombe en soulevant un épais nuage de poussière qui fit disparaître Fanihio.

« Tu t'occuperas de lui... discrètement ! ordonna le Thaï à son chauffeur.

— Bien, monsieur. »